

Jusqu'au prochain battement, Oana Blanc, Éditions de l'Entrevers, 2025,
66 pages

Sur les ailes d'une invincible liberté

Chronique de lecture par Iren Mihaylova



Voler de ses propres ailes, acrylique sur toile, 2024, Iren Mihaylova

C'est un opus différent de la plupart des recueils d'auteurs émergents : dans la lignée d'une poésie qui se bat pour se construire une langue, entre le lyrique et l'expérimental, et qui ne pourrait pas mieux traduire la démarche de Peau Electrique. Or, ce qui est particulièrement troublant dans la construction du recueil c'est qu'il dévoile ce qu'il annonce : une exploration des profondeurs, dans l'inconnu, et où les paroles se déploient en même temps que la traversée qui s'effectue, nourrie à la fois de l'intérieur et de l'extérieur dans un dialogue fin et intime.

C'est véritablement un recueil-recherche, de soi, d'autrui, de forme, de langage, mais cette même recherche a des règles, des structures, un rythme, un style, rappelant par là-même l'écriture-partition - incantatoire et déstabilisante - d'Anne-Marie Albiach, c'est la même époque que Mathieu Bénezet, dont l'effort formel le situa dans l'effort-phare-mouvement d'un lyrisme expérimental. Osé-je dire que l'écriture d'Oana Blanc poursuit la recherche dans des eaux voisines, des eaux tout aussi troubles et troublées.

Il s'y retrouve souvent des références à l'ascension, à l'écartèlement dans la structuration même des poèmes, des motifs que j'avais déjà explorés dans mon premier recueil *Tirer les ombres* (Sans crispation éditions, 2023) et avais observés également chez Albiach. L'évocation même de la pénombre et de l'ombre, du besoin d'un espace à soi pour effectuer cette traversée, ici, en recherche, posent les décors d'un début plus que d'une fin ou d'une finalité et l'on remarque que ces apparitions sont souvent évoquées à la proximité d'un lampadaire (p.15) car il n'y a pas comme chez Matisse absolue lumière qui équivoque sur l'absolue noire. Ici ombre et lumière sont positionnées verticalement, ainsi qu'horizontalement sans aucune prétention d'hiérarchie, si ce n'est celle qui pose la question : « qu'est-ce qui précède ? » et jamais « où est-ce que l'on commence ? » car chaque point d'appui (comme la fenêtre, p.14) est un point d'entrée.

Il y a aussi cette idée intrinsèque d'halètements, du cœur qui se serre, du pouls qui s'accélère ou se ralentit, en attente de l'invisible soi qui se reflète de l'autre côté de la glace qui permet de saisir son reflet en même temps que le monde externe, ainsi que les autres à travers soi, effort continue et perpétuel de se rencontrer. Un amour de l'Autre et des autres qui « déloge le réel » (p.17) et cette capacité de s'envoler sur des ailes, à travers des lacs, à l'intérieur des villes, sous le bruissement d'arbres, soi-même « sel et sable » de ce qui nous a construits, détruits et constitués jusqu'ici et jusqu'au dernier battement.

Chaque poème, chaque vers (et beaucoup de ces vers forment à eux seuls des poèmes qui pourraient exister ou ouvrir d'autres mondes) cache, mène à des possibilités de sens

à l'infini comme chez les surréalistes, car c'est une poésie qui puise courageusement dans les eaux de l'inconscient sans s'y noyer mais en sublimant, transformant et condensant le matériel psychique, en lui donnant une forme aussi concrète que la pierre pour bâtir, ossature solide du Moi qui a besoin de s'ancrer pour s'envoler. Ce cycle de descentes sur terre et d'envols vers le céleste, entre solidité et aérien est sans cesse répété et le *Je* lyrique apparaît à l'instar d'un cygne blanc et gracieux qui arrive à s'envoler, en éteignant ses grandes ailes blanches très hauts sous le soleil, sans les brûler.

C'est véritablement une poésie qui cherche non pas à déstabiliser ou provoquer mais à transformer le réel et se servir de cette transformation symbolique pour pénétrer et visualiser le réel « singulier » comme je l'avais nommé dans *Tirer les ombres* mais que je retrouve ici sous une forme autre : réalisatrice. Ce qui dans *Tirer les ombres* s'annonçait, dans l'œuvre de Blanc s'est produit, et créant ainsi à la lecture un effet miroir : le reflet de l'intention d'un écrivain sur une surface-objet d'un autre, procurant la sensation de fondre les deux images comme Blanc le disait elle-même par rapport à la fenêtre. Vérité sur l'inconscient qu'elle a atteint en quelque sorte sans le savoir.

L'autre aspect qui touche et choque est l'association d'éléments comme le ventre, la pendule, l'aiguille, le contre-temps, le soupir dans un seul poème à la suite (p.18) comme une condensation inconsciente des signifiants d'un inconscient collectif que je retrouvais déjà dans *Tirer les ombres*, étonnée d'observer ici la réémergence de l'évocation de ce fil d'associations qui apparaît de façon si nette sans savoir dans les deux cas ce que l'une ou l'autre voulait dire et sans en avoir nul besoin non plus, car la sensation se transmet de façon immédiate d'inconscient à inconscient et la signification des mots n'est ici pas le socle. Les socles sont l'inconscient et l'identification immédiate à l'expérience universelle qui touche, une expérience qui va au-delà du langage et que le langage ne souhaite pas traduire. La sensation et la reviviscence sont d'autant plus fortes et énigmatiques que les possibilités de reviviscence qui se multiplient.

Il paraît que cette façon d'écrire n'est pas un choix littéraire conscient mais une façon de vivre et de se sentir qui est à la fois extrêmement rare et bouleversement universelle. C'est une écriture qui se situe entre le sensible et l'objectif et c'est à cette frontière entre le vivant et le mort/ le statique, le manque/ le vide et le plein, que se tient le fil du sens qui bascule d'une rive à l'autre, en tissant de cette façon une spirale de complexités infinies mais définies comme un DNA qui construit l'objet de l'âme.

Ce que Blanc nomme l'« *absurde* » non sans ironie est aussi l'accès privilégié à la vérité mais qui dans son écriture ne se soucie pas de ce but défini comme chez les surréalistes, ce qui leur donnait gravité et mélancolie et ce sentiment de génie prévenant d'une conscience inconsciente de la vérité (« *le génie ne s'ignore jamais soi-même* », disait Cézanne). Mais cet effort stylistique chez Oana Blanc n'est pas structurant, ce qui l'intéresse vraiment et purement sont la recherche, l'écartelé et l'impossible. Il y a dans ces vers cette humilité de la vie que seule la vie porte et cette nudité de la non-prétention qui *est* sans prétendre, qui respire sans le clamer. C'est la vie telle quelle qui traverse sans dire : « *je fais une œuvre* ». C'est peut-être ce qu'il y a de différent même entre la démarche de l'écrivain et celle du peintre qui lui ne peut pas peindre dans un endroit de connaissance, de conscience de soi et d'égo, donc, de suffisance, d'amortissement. A ce sujet, ce que Blanc nous dit par rapport à son écriture à travers son écriture est qu'elle reste toujours en mouvement, au seuil du vivant, dans le battement des ailes même, entre les interstices des silences, glissée sur une mélodie qui ne s'entend pas et ne s'écrit pas, ne se joue même pas, comme si la seule façon de la transmettre était de ne rien faire pour la transmettre, ne rien faire pour la remarquer ou la faire remarquer. Phénomène souvent présent dans la peinture contemporaine.

C'est aussi qu'elle touche à l'écriture de l'image dans la façon déjà décrite, ce qui la différence de la démarche de la poésie lyrique et de la poésie objectiviste qui séparent, limitent et définissent le rapport à la chose-écriture.

Aucune définition chez Blanc n'est suffisante, ni supportable. La mort et l'arrêt étant sans cesse repoussés au-delà d'une résolution nécessaire à la tension de l'œuvre. La

tension même existe sans se confronter au réel ; or, sans que cela entache ou diminue la force de la verve. Comme si, encore une fois, tout se déroulait dans un monde parallèle, sensible, que nous observions à travers un verre (coloré). Des ombres projetées sur l'orbite de l'œil qui les absorbait. Pour en faire autre chose, pour les garder, pour porter ce sentiment d'infine liberté qui se propage, soulevée sur les ailes du cygne invincible des mondes impossibles devenus les nôtres. Envol impossible à jamais atteint et réalisé jusqu'au dernier battement du poème-rose que Blanc offre à ceux qui se sont fait martyrisés par les épines du réel. Une douce caresse, un intime sanctuaire d'une âme en recherche de tendresse. Pour « éprouver le vol de l'ultime seconde » ! Et à jamais.

© Tous droits réservés au laboratoire de création contemporaine Peau Electrique. Chronique publiée en décembre 2025 dans la rubrique « Chroniques » de Peau Electrique. C'est notre 43ème chronique.